

Synthèse de la journée

La récente crise de la finance mondiale et les dérives qu'elle a révélées ont rendu plus impérieuse encore, la nécessité d'élaborer des outils conceptuels appropriés et de bâtir un cadre d'analyse pertinent. C'est l'objectif vers lequel tous les contributeurs de cette journée se sont efforcés de tendre.

Un monde en sursis : ce titre sonne comme un signal d'alarme, certes. Mais il n'est pas interdit d'envisager la mise en œuvre d'une gouvernance mondiale fondée sur des valeurs communes, dès lors que tous les acteurs parties prenantes l'identifieraient comme un choix rationnel, le fameux égoïsme rationnel de l'institutionnalisme libéral. Un choix rationnel qui serait fondé sur un calcul d'optimisation ; bref, le seul garant légitime de leurs intérêts bien compris. Autant dire que ce colloque international a été placé sous le sceau d'une ardente obligation : celle de voir la lucidité implacable du savant enfin entendue et reconnue par le politique – une lucidité qu'il arrive pourtant si souvent à ce dernier de trouver intempestive.

« On n'agit jamais davantage qu'en résistant aux représentations, en s'opposant aux opinions ». Ce texte de Cicéron que nous avons choisi de placer en exergue du colloque, nous invite rien moins qu'à la résistance devant les opinions communes, sources de tous les aveuglements et de tous les emportements. Il appelle à la déconstruction du sens commun si trompeusement familier. Il nous exhorte à chasser sans relâches les routines de la pensée commune, les évidences faussement rassurantes.

Bien plus que d'une simple entreprise heuristique, il s'agit en fait d'un véritable « sport de combat », comme aimait à le dire si justement Pierre Bourdieu pour qui « rien n'était plus dogmatique qu'une doxa ». Travailler à interroger ce que l'on a coutume de ne pas même discuter, déconstruire, démystifier, dévoiler, expliciter afin de produire des biens de connaissance critiques : tel est l'objectif épistémologique de **Chaos International** et tel a été celui de cette séquence de réflexion collective. Ainsi la démarche des contributeurs n'a-t-elle pas hésité à bousculer parfois les définitions socialement construites comme légitimes et à emprunter les chemins féconds d'une *episteme* hétérodoxe. Cependant, pour aussi ambitieux qu'ait été ce programme, les contributeurs ont su rester modestes en gardant toujours présent à l'esprit que « tout savoir scientifique qui se constitue doit accepter d'être vulnérable et partiellement contesté » pour reprendre le mot de Georges Balandier. D'autant plus que toute accumulation de savoir portant sur des objets aussi vastes que *la mondialisation* ou *la gouvernance*, se doit de dépasser le carcan des patriotismes disciplinaires pour s'appuyer plutôt sur une interdisciplinarité maîtrisée. C'est dans cette logique que s'est organisé notre symposium.

La table ronde 1 présidée par Isabelle Laudier a esquissé une sociogenèse de ce « *partage violent du monde* », comme Fernand Braudel aimait qualifier le capitalisme. Pour ce faire, André Cartapanis, Ronen Palan, Philip G. Cerny et Michel Rainelli ont analysé les dispositifs et modalités empruntés par la dérégulation de la finance mondiale ; prenant cependant bien soin de la recontextualiser et de la replacer dans une perspective historique. Dans le même esprit, ils ont cherché à évaluer le rôle des différents acteurs ou instances (États, banques centrales, banques privées, réseaux d'experts, traders, institutions financières internationales, paradis financiers, etc.) au cœur de la mondialisation de l'économie de marché. A l'issue de leurs exposés, ces intervenants ont répondu à de nombreuses questions – très documentées, pointues et techniques – émanant de la salle, ce qui a suscité des débats de haute tenue.

Puis, la réflexion s'est centrée sur la globalité même des désordres financiers avec l'étude de leurs effets dévastateurs, observables dans toutes les dimensions du social. A cette occasion et en guise d'introduction, le président de la table ronde 2 – Antoine de Ravignan – est revenu sur cette notion onusienne de sécurité humaine, si souvent discutée et critiquée. A cet égard, la question des flux migratoires a notamment fait l'objet de plusieurs échanges, ce qui a offert l'opportunité à Catherine Wihtol de Wenden de préciser plusieurs points qu'elle n'avait pu aborder dans son intervention initiale, faute de temps. Pour leur part, Françoise Benhamou et Philippe Ryfman ont également pu enrichir leur propos en présentant des éléments complémentaires à leurs interlocuteurs.

Les chercheurs de la table ronde 3 – Jean-Jacques Roche, Ramon Torrent, Thomas Lindemann et Scott Blair – ont examiné les intrications existant entre l'économie et le politique. Ils ont ainsi été amenés à discuter les différentes options stratégiques à partir desquelles pourrait se mettre en place une gouvernance mondiale : un système dominé par un *hegemon* ou au contraire une scène internationale régie par le multilatéralisme ? L'ensemble de ces développements a permis de reprendre sur les débats théoriques en cours, opposant le réalisme, le transnationalisme et le constructivisme. Ceci n'a pas manqué de provoquer nombre d'interventions ; interventions que le président, Thierry Garcin, a commentées, cadrées et mises en perspective.

Enfin, la dernière partie de la journée était dédiée au Collegium International. Analytique mais aussi et surtout prospective et normative, son approche a traité plus spécifiquement de l'éthique et des valeurs communes susceptibles de fonder une gouvernance mondiale. Peter Sloterdijk s'est, quant à lui, livré à une relecture critique des philosophes les plus canoniques ; son objectif étant de proposer une vision décapante qui souligne l'urgence d'une réconciliation entre le politique et l'éthique. Quant à René Passet, il a soumis à l'auditoire une réflexion très fine sur le couple très improbable formé par l'éthique et l'économique. Enfin, Ruth Dreifuss et Michel Rocard se sont fondés sur leur expérience politique pour démystifier la prétendue omniscience et omnipotence du politique. En l'occurrence, Michel Rocard s'est montré tout particulièrement critique et

hétérodoxe. Ces considérations ont été suivies de nombreux échanges, avec notamment une longue intervention de Georges le Guelte au sujet de l'armement nucléaire.

Stéphane Hessel a clôturé cette journée de réflexion en lançant un vibrant appel au principe de responsabilité qui désormais devrait, selon lui, passer nécessairement par la préservation de la planète. En effet, pour Stéphane Hessel, les valeurs communes ne relèvent du collectif que pour autant qu'elles sont d'ores et déjà élaborées, assumées et vécues par chacun. Ce faisant, il a implicitement souligné, combien les dimensions *micro* et *macro* politiques ne sauraient en aucun cas être opposées. Au contraire, elles devraient être appréhendées dans un même mouvement de pensée. De fait, notons combien sa réflexion, consacre la reconnaissance d'un nécessaire *mixing micro-macro* (James Rosenau), rejoignant là d'importants débats théoriques qui opposent aujourd'hui certains politistes – tenants d'une sociologie rigoureusement holiste et structuraliste – aux défenseurs d'une sociologie dite compréhensive ou wébérienne, voire d'un individualisme méthodologique.

Tout au long de cette journée, dans le brouillard des mots et le déferlement des chiffres qui s'interposent toujours entre le chercheur et le social, l'ensemble des participants a réussi à tenir fermement le cap, à mi-chemin entre un désenchantement du monde proprement wébérien et le tragique d'un Freud. Ainsi, ce colloque a-t-il été résolument placé sous le signe d'un pessimisme désenchanteur, avec pour ambition de jeter les bases de cet ***utopisme rationnel*** que Pierre Bourdieu appelait de ses vœux. Un ***utopisme rationnel*** seul capable d'offrir aux acteurs sociaux des armes symboliques pour affronter la violence inerte d'un système dérégulé. Un ***utopisme rationnel*** seul capable de dépasser le simple constat d'un **monde en sursis**.

Josepha Laroche

Présidente de Chaos International